



Croix érigée, par l'association « Pour Ceux de 14 – Mémoire Bourguignonne de la Grande Guerre », en mémoire des Morts du 56^{ème} Régiment d'Infanterie (un des quatre régiments de Chalon-sur-Saône en Saône et Loire) à « La Croix Saint-Jean » sur les lieux mêmes des combats du Bois d'Ailly.

Ici, dans cette terre meusienne, reposent environ 6 000 combattants dont les corps n'ont jamais été retrouvés.

Discours Marbotte (25 août 2024)
Nicolas CZUBAK, Mémorial de Verdun, membre de l'ASFL

Mesdames, Messieurs,

Nous voici réunis en ce 110^e Anniversaire du déclenchement de la Première Guerre mondiale, en cet été 1914 où, dans la stupéfaction générale, la montée des tensions entre les puissances européennes avait fini par entraîner un embrasement global. Stupéfaction, contrairement à la joie et l'enthousiasme longtemps rapportés, à l'annonce de la mobilisation générale dans l'après-midi du 1^{er} août 1914. Cela n'est pas sans rappeler les événements que nous connaissons, hélas, encore sur notre vieux continent.

Il y plus d'un siècle, de très nombreux jeunes hommes, Français comme Allemands, issus majoritairement pour les uns de Bourgogne, du Berry, du Nivernais, du Bourbonnais et de Franche-Comté, les autres de la Bavière, ne savent pas encore, en ce début du mois d'août 1914, que leur destin, guidé par des opérations militaires sans précédent, allait les amener à se heurter les uns contre les autres dans ce massif forestier de la forêt d'Apremont, aux portes de la petite cité de Saint-Mihiel à partir de la fin septembre 1914.

Revenons sur les différentes étapes de cette lutte amorcée le 24 de ce mois sanglant...

Pour les Allemands, il s'agit de s'assurer le contrôle de Saint-Mihiel, atteint le jour même, ainsi que celui des routes y menant depuis la Woëvre dans le cadre d'une grande offensive sortie de Metz et de l'Argonne ayant pour objectif d'encercler, ou à défaut d'étrangler, la place fortifiée de Verdun.

Pour les Français, le but recherché est de reprendre la petite cité meusienne et de refouler les unités du 3^e corps d'armée bavarois dans la plaine entre Meuse et Moselle. La progression rapide des Allemands, qui s'est amorcée quatre jours plus tôt, s'explique par la témérité de leur troupe mais également par un flottement du haut-commandement français n'ayant pas perçu la manœuvre de l'adversaire. C'est ainsi que les « pious-pious » de la 16^e Division d'infanterie, après avoir fait un aller-retour ferroviaire inutile entre Saint-Mihiel et Sainte-Menehould, sont déchargés dans la précipitation dans les gares de Sampigny et de Lérouville la nuit du 23 au 24 septembre alors que de brefs éclairs zèbrent l'horizon, précédant de quelques secondes les sourdes détonations qui retentissent dans toute la vallée de la Meuse. Les soldats sont témoins du bombardement du fort du Camp de Romains à quelques kilomètres de là. Les premiers à s'éloigner des quais de déchargement, les hommes du 95^e RI de Bourges, comprennent alors qu'ils vont être jetés en pleine bataille.

C'est lors de cette matinée du 24 septembre, que les pious-pious remontent la vallée du ruisseau de Marbotte avec ordre de se porter en couverture du fort de Liouville, seul obstacle solide à la progression allemande de la 5^e DI bavaroise dans cette partie des Hauts de Meuse. Depuis deux jours, ce dernier mène un duel d'artillerie avec les pièces lourdes allemandes et autrichiennes de 210 et 305 mm chargées de le réduire au silence. Sous les voûtes de l'ouvrage qui s'effondrent, au milieu de la poussière et des gaz délétères, les hommes du gouverneur Laugery, secoués par les terribles impacts, poursuivent la lutte jusqu'au 29 septembre, lutte portée essentiellement par les deux tourelles d'artillerie de l'ouvrage, les plateformes de tir à l'air libre ayant été retournées. Mais le fort n'est plus seul. Les fantassins de la 16^e DI sont désormais là pour assurer la défense des avancées de l'ouvrage. Mais dans quel environnement... Celui d'une forêt ravinée où l'on ne voit pas à de nombreux endroits à plus d'une dizaine de mètres et dans laquelle les officiers ne disposent que de cartes au 80 000^e pour se repérer...

Il en est de même pour les soldats allemands qui ont investi la partie de la forêt au nord de la route Apremont - Saint-Mihiel. Certains de leurs détachements ont franchi la chaussée et une première escarmouche a lieu à proximité de la route forestière de la Louvière entre les hommes du 95^e RI et ceux du 7^e Bavarois, premier engagement d'une lutte qui allait ensanglanter cette partie du front pendant quatre années...

Le lendemain, 25 septembre 1914, les deux armées ayant approximativement apprécié les positions de leur adversaire, les combats s'amorcent. Devant Apremont la Forêt, les hommes des 13^e RI (Bourges) et du 29^e RI (Autun), sont stoppés à 400 mètres de la localité tenue par les Bavarois. Tentant de déborder le village par l'ouest, les Français sont arrêtés par les feux nourris partant du bois Jurat avant de tomber sur un ouvrage de fortification abandonné, la redoute du Bois Brûlé, d'où ils dominant l'entrée est de la route Apremont-Saint-Mihiel. Comprenant l'avantage dont leur adversaire dispose, les Bavarois vont attaquer sans relâche la redoute. Des combats acharnés d'une violence inouïe, qui feront du bois Brûlé une des parties des plus sanglantes, proportionnellement parlant, du front de l'ouest. Dans les jours et les semaines qui suivent, les Bavarois des 7^e, 14^e et 21^e Régiments uniront leurs efforts afin de faire tomber la fortification d'une longueur de 400 mètres sur une profondeur de 100 mètres... Ils attaquent une première fois les 26 et 28 septembre. Ils réitèrent les 1^{er}, 6, 7 et 10 octobre journées à l'issue desquelles, ils s'emparent du bastion nord de la redoute. Des dates, des noms, mais derrière ceci d'innombrables drames et sacrifices. Et combien de traumatismes dans la chair et dans l'âme pour ceux qui survivront... L'historique du 134^e RI relate sur les attaques allemandes du 1^{er} octobre 1914 en ces termes :

« Le capitaine Rougé, commandant la 6^e compagnie du 134^e RI, qui défend la redoute du Bois Brûlé, monte sur le parapet au moment où l'ennemi se porte à l'attaque et tue un Allemand d'un coup de revolver ; un instant après il s'écroule à son tour, frappé d'une balle à la tête. Les Allemands se portent six fois à l'attaque ; six fois ils sont repoussés. La mort héroïque de leur capitaine a électrisé les défenseurs de la redoute, que nous garderons plusieurs jours. Beaucoup de braves, malheureusement, tombent sous les coups de l'adversaire. En sept jours, 180 hommes de la 6^e Compagnie [sur 240] sont mis hors de combat. »

Dans le prolongement est de ces combats, compagnie après compagnie, les Français tentent d'atteindre en vain la lisière du bois Jurat lors d'attaques suicidaires menées sur un glacis totalement à découvert. En témoigne le cénotaphe du lieutenant Raoul Poirson, tué le 26 septembre 1914, dont la croix se dresse en vis-à-vis de la forêt, monument remarquablement restauré récemment par le Souvenir français de Commercy.

Lors de ces journées, on tombe également en très grand nombre contre la lisière ouest de la forêt d'Apremont, devant le bois d'Ailly, dont le nom restera également de sinistre mémoire. Le JMO du 85^e RI témoigne :

« Vers 17 heures, les tambours battent, les clairons sonnent. C'est la charge ! D'un élan spontané et magnifique, comme enivrés par cette musique, les hommes délaissent leurs tranchées, et, à travers les petits sapins, se ruent sur le bois d'Ailly. Au-dessus de leurs têtes, les shrapnels éclatent ; devant leurs poitrines les mitrailleuses crépitent. Mais malgré les pertes, les 3^e et 4^e compagnies progressent toujours. Bientôt, elles sautent dans le fossé de la route ; la baïonnette, dans un corps à corps terrible et court, accomplit son œuvre. Et ce jour-là, l'ennemi dut se replier, abandonnant ses morts aux lisières sud du bois d'Ailly. De notre côté, les pertes avaient été sévères... »

Engagé contre le même bois, le 171^e RI perd 1000 hommes jusqu'à la fin du mois !

Le 1^{er} octobre, le 56^e RI est engagé à son tour dans la bataille du bois d'Ailly. L'historique de ce régiment décrit l'attaque :

« Le 1^{er} octobre, le 2^e bataillon attaque la corne [sud-ouest] du bois d'Ailly à 800 mètres de distance, 800 mètres à faire en plein jour sur la piste cavalière du régiment de chasseurs de Sampigny, devant un ennemi organisé, que nulle artillerie n'a inquiété. Le bataillon part au milieu de rafales de balles et d'obus, avec une audace folle, qui porte les plus heureux jusqu'à quelques mètres des tranchées ennemies ; mais ils sont trop peu, et le soir doivent regagner leur base de départ... Le commandant Perret a été tué. »

Et pourtant dans les jours qui suivent, les ordres d'attaque, froids et implacables, tombent à nouveau comme si les moyens humains étaient inépuisables... Le général de Castelli, commandant le 8^e Corps d'Armée qui a en charge la reconquête de la forêt, demande à surseoir les nouveaux assauts. Il obtient gain de cause mais est limogé par son supérieur, le général Dubail car jugé « trop épuisé par les fatigues de la campagne pour continuer à exercer ses fonctions »... En haut-lieu, on ne veut pas voir le massacre...

La guerre de mouvement vient de se terminer sur cette partie du front de Lorraine. La guerre des tranchées prend le relais en ce mois d'octobre 1914... Les combats les plus acharnés dans le massif forestier se tiennent alors sur la redoute du bois Brûlé et son périmètre immédiat. Les échanges de tirs y sont quotidiens. Les attaques localisées très nombreuses. Les conditions de combat sont effrayantes au milieu des morts, des blessés, des hurlements, des gémissements, dans la boue et le froid. La peur est renforcée par la proximité de l'adversaire. Dans cette lutte, les Allemands disposent d'un armement qui leur confère un grand avantage, armement que ne possèdent pas encore les Français : les mortiers de tranchée ou *Minenwerfer*. Bien appuyés par ces canons, les Bavarois finissent par conquérir petit à petit la redoute à l'issue des attaques des 27 novembre, 4, 11 et 21 décembre 1914. Au 1^{er} janvier 1915, l'ensemble de ce qui reste de l'ouvrage fortifié est aux mains des Allemands.

En trois mois de combat, les Français ont perdu 9 000 hommes, les Allemands 7 000 ! 16 000 hommes en tout sur moins de 4 km²...

Dans l'ensemble de la forêt d'Aprémont, du côté français, ce sont plus de 11 000 soldats qui ont été tués, blessés et portés disparus depuis la fin septembre 1914 !

Après un ralentissement de la lutte pendant l'hiver 1914-1915, la 15^e DI, division sœur de la 16^e, reprend l'offensive au mois d'avril afin de conquérir le bois d'Ailly. Des opérations de diversion au bois Brûlé accompagnent cette attaque, ce qui donnera lieu à l'épisode du « Debout les morts ! » hurlé le 8 avril 1915 par l'adjudant Péricard, invective qui sera popularisée par la propagande française puis monumentalisée par la « Croix des Redoutes ».

Du 5 au 30 avril, les combats du bois d'Ailly atteignent en intensité ceux connus quelques mois plus tôt à la redoute du bois Brûlé. Attaques et contre-attaques s'y succèdent sous un déluge d'artillerie. Le paroxysme des bombardements est atteint le 8 avril lorsque les Allemands tirent 15 000 obus entre 18h et 19h30 ! Les soldats français des 56^e (Châlons sur Saône), 27^e (Dijon) et 29^e RI (Autun) ont réussi à pénétrer dans le bois et à grignoter du terrain au détriment des 4^e et 15 Régiments de Réserve bavarois : un quadrilatère de 600 mètres de large sur

400 mètres de profondeur a été conquis par les Français. Que de sacrifices de part et d'autre pour s'assurer le contrôle d'un espace si étroit.

Un soldat allemand capturé le 11 avril a raconté la journée du 5 avril à sa famille en ces termes :

« C'était le 5 avril. A 7 heures, les Français commencèrent un bombardement d'artillerie terrible, principalement avec de l'artillerie lourde et des obus gros comme des pains de sucre qui tombaient directement dans la tranchée du 4^e régiment et tout près de la 12^e compagnie du nôtre que nous avions renforcée. Quand ce bombardement effroyable eût duré environ une heure, il se produisit une énorme explosion. Les Français avaient chargé un fourneau souterrain. Notre tranchée sauta en l'air, ce qui nous fit perdre trente hommes... J'ai déjà pris part à bien des combats, mais cette bataille, qui a duré près de cinq jours, laisse loin derrière elle tout ce que j'avais vu jusqu'à présent... ».

Comme en écho, le sergent Paul Cazin, du 29^e RI, décrit l'attaque que son régiment mène le 22 avril 1915 à 19h :

« Ma compagnie devait prendre une tranchée. On nous l'avait dite à soixante-dix mètres : elle était à plus de deux cents. Il fallait ramper et se taire : tout le monde était debout et criait. Ma demi-section tenait la gauche. J'avais six hommes autour de moi quand j'atteignis les fils de fer allemands, entre huit et neuf heures du soir. J'ai enjambé leurs corps, le matin, vers quatre heures. Le premier que j'ai trouvé était déculotté, comme si des griffes lui eussent arraché le pantalon. Il avait les fesses en l'air, coupées en long en large comme avec un couteau de charcutier. Le second pendait tout entier à un buisson, et sa tête se balançait au bout de la plus haute branche, pareille à une tête de moineau crevé. Les autres étaient roulés dans une bouillie de fange et de sang. Je ne les ai pas regardés. Je suis revenu à quatre pattes, ma couverture autour du cou et mes musettes ramenées sous ma poitrine. Quand j'ai aperçu les pierres de nos tranchées, je me suis redressé et j'ai crié... On m'a tiré par les jambes et on m'a fait boire du café froid et du rhum. Les collines étaient pleines de brume... Qu'avons-nous fait ? Nous sommes allés de l'avant sous la mitraille, perdus, décimés dès les cents premiers mètres. Tous les officiers à bas. Je me vois dans ce trou d'obus : une crevasse énorme à engloutir un char à bœufs. Nous n'entendions ni cris, ni voix. Les autres se sont-ils repliés ? « Partons de là ! » disent mes hommes. Et, à mesure qu'ils sortent, ils tombent en gémissant. L'un d'eux se traîne jusqu'à moi et me dit :
-Allons porter le camarade.
Je le regarde comme un fou, sans comprendre, puis je réponds tout à coup :
-Sous ce feu d'enfer ? Mais vous perdez la tête !

Et au moment où ils l'assoient sur un fusil et qu'il s'accroche à leur cou, ils tombent tous. Je suis seul. Et l'horreur, et la pitié, et l'effroi de la mort, et le dégoût de la vie me brisent le cœur...

Le dernier que j'ai entendu râler s'est tu vers trois heures du matin. [...]
Maudit soit qui ne maudit pas la guerre ! »

Mais ces gains de terrain arrachés dans la souffrance sont perdus en une journée, le 5 mai 1915, avec le déclenchement d'une attaque fulgurante menée par des renforts allemands dont une partie s'est élancée depuis la vallée de la Meuse. L'audace et le brouillard recouvrant une partie des assaillants, expliquent en grande partie ce succès face à des troupes françaises venues relever les unités épuisées de la 15^e DI... En quelques heures, les Allemands ont repris sept lignes de tranchées. 1 200 hommes ont été perdus au 8^e RI, 1 100 au 73^e RI. La majorité des défenseurs a été capturée.
C'est un véritable électrochoc !

Tant bien que mal, les Français repartent à la contre-attaque. Ce n'est que le 17 mai qu'ils regagnent une petite partie, seulement, du terrain perdu. L'attaque est relancée la nuit du 19 au 20 mai. Si elle n'aboutit pas, elle est le théâtre d'un autre épisode qui est passé dans la mémoire et a été monumentalisé : celui de la « Tranchée de la Soif » où, du 20 au 22 mai 1915, une petite centaine d'hommes, autour du commandant d'André du 172^e RI, va résister dans la 4^e ligne allemande atteinte lors de cette attaque avant de se rendre vaincue par l'épuisement et la soif.

La lutte se prolongera en soubresauts jusqu'au début de l'été 1915, avec, notamment une attaque à la mine le 7 juillet 1915 dans le secteur de la Vaux-Féry et la corne ouest de la Tête à Vache qui amène à une dernière modification de la ligne de front.

Celle-ci ne bougera plus jusqu'aux 12-13 septembre 1918, dates où le massif de la forêt d'Apremont sera évacué par la 5^e Division de Landwehr dans la cadre de l'abandon du saillant de Saint-Mihiel par les troupes allemandes talonnées par les armées américaines et françaises... C'est la fin du cauchemar...

Après le temps de la destruction, vint celui difficile de la reconstruction, matérielle, morale et psychologique. Vint également celui de la construction mémorielle dont les acteurs essentiels ont été, à côté des autorités publiques, les anciens combattants. Ces jeunes hommes sortis de l'épreuve avec, pour beaucoup d'entre eux, la culpabilité de s'en être sortis...

Et c'est ainsi que s'est constitué cet ensemble mémoriel qui nous entoure, un des plus émouvants constitués après la guerre : celui de Marbotte.

Marbotte avec son église, son cimetière militaire et ses monuments régimentaires érigés par les vétérans.

Durant le conflit, Marbotte s'est retrouvée dans l'immédiat arrière-front français. La localité a été très endommagée par l'artillerie allemande et seule l'église est restée à peu près intacte. Sous le roulement des bombardements dont l'écho se répercutait tout autour de nous, sous la voûte des trajectoires des projectiles qui passaient au-dessus de nous ou qui s'abattaient dans la vallée avec fracas, le village a été le témoin des nombreux va et vient entre les premières lignes et les positions arrière. Serpentaient sous nos yeux les relèves qui rythmaient la vie opérationnelle au front ainsi que les nombreuses corvées chargées de monter les vivres et les munitions aux milliers de soldats qui occupaient la partie occidentale et centrale de la forêt d'Apremont.

Sur un de ces chemins de relève reliant le village au bois d'Ailly, en passant par la Croix Saint-Jean et le bois Jaulny, les anciens combattants ont érigé des monuments régimentaires dédiés aux 27^e, 171^e, 10^e, 210^e et 134^e RI, autant de monolithes qui rappellent les différentes stations de leur calvaire connu ici sur cette partie du front de Meuse. Les monuments des 13^e et 56^e RI complètent cet ensemble en direction de Mécrin.

D'autres corvées, indispensables pour des raisons d'hygiène et de morale, des corvées aussi lourdes physiquement qu'émotionnellement étaient également accomplies quotidiennement : celle de la descente des cadavres afin d'inhumer dignement les camarades tombés. L'église de Marbotte servit durant la guerre de dépôt mortuaire en attente des inhumations dans les cimetières aménagés aux portes du village. Il y en a eu jusqu'à cinq.

Ces scènes ont marqué les combattants. Ainsi, le 3 octobre 1914, le caporal Marcel Maire, du 172^e RI, décrit la descente des cadavres à Marbotte :

« Toute la journée, c'est un défilé ininterrompu de voitures à planches, à échelles qui ramènent les corps des tués qui sont entreposés dans l'église de Marbotte. Celle-ci est pleine ! Des cadavres jonchent le sol, il y en a partout, depuis la porte d'entrée (sous le clocher) jusqu'au pied de l'autel. Ils sont alignés sur le parvis, au milieu de l'église, entre les bancs. Par endroits, sur des dalles, de larges flaques de sang noirâtre. Les capotes sont gluantes de sang. Une odeur épouvantable vous prend à la gorge... ! »

Huit mois plus tard, Paul Cazin pénètre, le 5 juin 1915, dans l'église. Voilà ce qu'il décrit :

« Ils sont alignés au milieu de l'église, sur le pavé entre les bancs. Il y en a huit, neuf, dix, onze... Je ne passerai pas. Leurs pieds me font peur. Ils sont morts de la tête au pied. Et l'on dirait aussi qu'elles sont mortes ces capotes gluantes de

sang. Enlevez-les. Le tabernacle est vide, le bénitier est à sac. La maison de Dieu n'est plus qu'un pourrissoir et une odeur affreuse s'accroche à ces vieux plâtres saturés d'encens. Enlevez-les, mais prenez-les doucement. N'entendez-vous pas que leurs os craquent et qu'il reste des sanglots dans leurs gorges ? »

Avec ses nombreux ex-voto, ses bandes d'époque entre lesquels étaient déposés les corps dont le sang rougissait jadis la pierre, ses vitraux rappelant la souffrance vécue sur cette partie du front, dont ceux consacrés au « Debout les morts ! » et à l'épisode de la « Tranchée de la Soif », l'église de Marbotte demeure un des hauts-lieux de la Première Guerre mondiale.

Les corps qui n'ont pas été récupérés par les familles après la guerre ont été regroupés dans cette nécropole nationale qui compte 2 652 dépouilles. Jusque dans les années 1970-1980, nombreux étaient les vétérans, Français comme Allemands, et les familles des défunts à venir se recueillir ici.

Je partage avec vous un souvenir personnel partagé par un visiteur lors d'une visite en Meuse : le grand-père de cette personne, ancien combattant, tenait à venir régulièrement à « Marrrbott » pour aller se recueillir sur la tombe de son capitaine. Et l'émotion saisissait à chaque fois le vieil homme qui ne pouvait s'empêcher de fondre en larmes dès qu'il se tenait devant la croix de son officier. A ses proches bouleversés de voir leur aïeul très ému, il disait toujours : « c'était un bon capitaine, c'était un bon capitaine ».

Aujourd'hui ces croix ne comportent que des noms. Sont disparues les voix de ces hommes, les visages pour la plus grande partie d'entre eux... Et pourtant, ils étaient des êtres de chair et de sang... Ils ont été confrontés à un des pires épisodes de l'Histoire de l'Humanité et cela s'est passé chez nous. Leur destin collectif porte en lui un enseignement qui doit nous éclairer au sujet notre monde contemporain et de son avenir. Il nous rappelle l'importance du respect de l'autre, de la dignité de l'autre, l'importance de nos valeurs démocratiques et républicaines.

Ce serait une grave faute morale et une erreur que d'oublier tous ces individus.

Souvenons-nous de la génération de 1914-1918, par humanisme et par patriotisme en continuant à nous porter sur ses hauts-lieux de mémoire, dont ceux de la forêt d'Apremont, ainsi que dans les structures culturelles érigées pour nous en donner les clés de compréhension, comme, ici, le musée de Marbotte, ou plus loin, le Mémorial de Verdun, musée édifié par la volonté des anciens combattants de conflit...

Je vous remercie.

In MEMORIAM

MORTS POUR LA FRANCE!



L'intérieur de l'Église de Marbotte un soir d'attaque.

Pour réaliser ce vœu si noble du Lieutenant Péricard, nous songeons à deux choses : reproduire cette si touchante photographie au bas d'un vitrail du chœur de l'Église de Marbotte ; revêtir ces *dalles imbibées de sang* d'une riche céramique encadrant une épaisse plaque de marbre, rappelant à tous et pour toujours ce que protégera ce revêtement.

J.-L. MARQUET, *Curé de Marbotte.*

Du village de Marbotte, l'église seule est restée debout.

“ C'est dans cette église que reposaient les cadavres de nos camarades ramenés des lignes en attendant que fussent prêtes leurs tombes dans les cimetières avoisinants. Des milliers de cadavres sont venus ici tour à tour. On les étendait devant le chœur, on les recouvrait d'une toile de tente. Une bénédiction, une prière, une dernière visite des camarades en réserve à l'étang. Puis le grand repos dans la grande nuit.

Les dalles ici sont imbibées de sang... Ne pourrait-on les protéger contre les pieds indifférents de ceux qui viendront plus tard et n'auront pas connu la guerre ? ”

(Extrait de l'ouvrage du Lieutenant Péricard : *Un Pèlerinage en Forêt d'Aprémont.*)



L'Église de Marbotte en 2018